

lapageblanche
mai/juin(2003)numéro(26)

La frondaison

Nous tombons peu à peu au pied noueux des arbres
Et le cou renversé
Les yeux à peine ouverts sur trop d'oiseaux tremblants
Nous rêvons d'alphabet
De roses, de montagne
De l'étreinte des chiffres à l'onde des feuillages
Et de l'été

Sophie Bykovsky

Inmugurirea

Cădem puțin câte puțin la picioarele noduroase ale arborilor
Capul dat pe spate
Ochii abia deschiși spre prea multele păsări tremurătoare
Visăm despre alfabet
Trandafiri, munți
Constrângerea cifrelor pe unda frunzelor
Si despre vară.

Sophie Bykovsky
Traducere de Constantin Pricop

éditorial

Littérature et critique

ou

littérature vs. critique

II

La parution de la première partie de ce texte a procuré à quelques de nos lecteurs l'occasion de m'écrire quelques mots. Mes interlocuteurs d'occasion me parlaient en principal du fait qu'eux aussi ont constaté le caractère subjectif de la réception des œuvres d'art. Mais..., ce n'est pas ça que j'ai affirmé dans mon article. A part, peut-être, quelques adeptes de la critique « scientifique », qui croient toujours qu'un... schéma suffit pour démontrer *la réalité* de l'œuvre d'art, cette subjectivité est acceptée par tout le monde. La lecture littéraire est une affaire bien individualisée et je n'ai pas rédigé mon texte pour répéter ce qui est entré depuis longtemps dans les lieux communs du milieu artistique.

J'ai soutenu autre chose, quelque chose de très différent. On croit habituellement que cette réception subjective de la littérature est successive à l'existence d'un modèle, unique et objectif, d'œuvre - une sorte de... mètre étalon capable de tenir la multitude des interprétations subjectives dans un espace cohérent...

Je crois, au contraire, que cet... objet bien défini qui paraît s'offrir aux exercices de subjectivité des lecteurs, auditeurs, etc., est bien... absent... Que ce centre « dur » n'existe pas, que l'œu-

vre... « objective » n'existe pas, qu'elle n'est qu'illusion... Que l'œuvre n'a pas une antériorité à l'acte de lecture, mais qu'elle naît chaque fois qu'elle est lue, qu'elle meurt à la fin de chaque lecture et est réinventé de nouveau à la lecture suivante...

Bien sûr que dans une œuvre il y a des choses « objectives » – des mots, des rythmes, des figures artistiques – qu'on peut quantifier – mais ces éléments ne sont pas l'œuvre, ni « l'essence » de l'œuvre : on retrouve tous ces éléments aussi dans des textes non littéraires... (C'est un procès qu'on peut reconnaître aussi dans les autres arts - mais je n'insiste pas dans cette direction.) C'est normal d'étudier ces éléments objectifs, qui nous aident à comprendre un peu le fonctionnement des poèmes ou des romans – mais ils ne peuvent nous donner ni la spécificité du fait littéraire, ni « l'objet » qui serait chaque morceau littéraire...

Le fait littéraire naît d'un complexe d'imagination personnel en partant d'un « stimulus », d'un « support » qui est l'œuvre comme message linguistique. Ce que ne disent pas les adeptes de cette esthétique qui a absolutisé « l'œuvre » c'est l'importance fondamentale de la lecture pratique exercée par chaque lecteur. C'est un procès très difficile à décrire parce qu'il comprend une profusion d'éléments... y compris le talent né, l'éducation, le niveau de sensibilité, etc. du lecteur, d'une part, d'autre part la mentalité de l'époque... Il y a dans chaque moment historique une « manière » de voir les œuvres littéraires, une optique acceptée par une sorte de consensus, qui change, habituellement, d'une époque à l'autre... Optique aussi très importante dans la formule de ce déchiffrement... On a, pour faire la

somme, deux vecteurs qui définissent la création de l'œuvre par le lecteur (le procès qui transforme un tas de feuilles de papiers imprimés, disons, ou un texte numérisé, pour en venir à l'actualité... en une écriture artistique). D'une part les éléments qui tiennent de l'individuel, dus au talent personnel de chaque lecteur (il faut du talent aussi pour lire un livre de littérature, pas seulement pour l'écrire...), au niveau de son éducation (c'est pour ça qu'un même roman est lu à des niveaux si différents, de la lecture qui suit seulement le conte, l'histoire, jusqu'aux lectures profondes des initiés à l'esthétique de notre temps) et, d'autre part, les déterminations qui tiennent du niveau général de l'époque (c'est très rare qu'un lecteur d'aujourd'hui « exécute » la lecture d'une œuvre exactement comme un lecteur d'il y a un siècle...)

Il faut reconnaître qu'une analyse d'après les critères que j'ai mis en évidence serait très difficile à réaliser. Alors, on peut comprendre facilement pourquoi on choisit seulement l'analyse de l'œuvre et on transfère toute l'importance du fait littéraire sur une causalité réduite... La spécialisation très stricte de notre temps va elle aussi dans la direction de la simplification... Mais, d'autre part, il y a les tendances dans la recherche littéraire contemporaine (les études culturelles, le nouveau historicisme – qui n'est plus si... nouveau lui aussi..., etc.) qui cherchent à élargir un horizon senti comme bien trop étroit...

Finalement, si on part de la constatation que l'œuvre concrète n'existe pas, on peut se demander encore une fois : alors, quel est l'objet de la critique littéraire ?

la page blanche

mai/juin (2003) numéro (26)

simple poème	03
La frondaison de Sophie Bykovsky	
éditorial	04
Littérature et critique ou littérature vs. critique (II) par Constantin Pricop	
poète de service	06
Lettre de poésie de Sophie Bykovsky	
moment critique	24
Il faut savoir perdre par Marcos Winocur	
non poésie du monde	27
Pétrole par Miguel Herman	
notes de lecture	28
Les mots et les anges de l'enfance par Blandine Longre Pense que... de Zirek Poésie sonore par Michèle Metall Ghérasim Luca l'intempestif par Jean-Pierre Longre	
l'atelier de traduction	32
Une pincée de poèmes par Michel Philippon	
e-poésies	46
Philippe Bray Guillaume Poutrain Thierry Roquet Stéphane Meliade Serge Marlot Hervé Chesnais Santiago Molina Jean-Michel Mayot Pierre Lamarque	

Lettre de poésie de Sophie Bykovsky

Voici la suite d'une lettre que nous avons reçue récemment.

Ce sont quasiment les premiers poèmes de Sophie Bykovsky... que j'imagine en ce moment hésitant entre l'escalier et l'ascenseur, retour d'une promenade à pied dans les faubourgs de Nancy.

Lorsque le cubisme a montré au monde sa figure naissante peu de gens ont éprouvé de la joie, ou simplement été attirés par elle ; pour beaucoup à peine un oeil furtif, pressé, indifférent. Puis, la chose hors du cadre s'est étalée en coulées colorées sur les murs, les tôles, mais quand-même... au commencement étaient des cubes... n'est-ce pas Sophie ?

La suite au fil des pages, au fil du temps...

P.
L

Ce matin d'Odéon

Le tapis de roses
Bleu au centre et sentiers d'or
Il faut s'en aller

Il faut s'en aller
Paris a des ailes aux portes
La Seine est colchique

La Seine est colchique
Au bout du banc un chien blanc
Le café prend peur

Le café prend peur
Souviens dans la nuit alors
Il faut s'en aller

Vers la Lorraine
Aux lucioles

Là-haut, les écureuils chantent
Les escargots gèlent dans leurs bonnets
Puis ressuscitent

On trouve des forêts de menthe si serrées
Que l'on bouge dans un parfum
Une image d'arôme

De vieux épicéas ont vu la guerre
Des sangliers
Ils la racontent à leur façon
En abdiquant sous la tempête

Les braises de bruyère chauffent les yeux

Il y a de l'eau qui vole
De la barbe de lierre au chaos
Des statues

Les saisons se recouvrent
S'embrouillent
On ne sait pas
On cueille de la framboise ruiselante
L'été scintille
L'hiver résonne
Des aigles même

Chez moi, la courbe est lente
Et glisse à peine, à plat.

Vers la Lorraine
Une partie de pêche

Saint Nicolas dans sa vitrine
Dit oui dit non dit nous verrons
Le train balafre le coton
Le peau d'lapins vit de rapines

C'est ainsi que les bonnets blancs
Les merveilleux les ribambelles
Le ciel souris de la marelle
Impressions au soleil flottant

Des asticots sans queue ni tête
Pour affrioler la raison
Je suce du sang de gardon
En croquant dans les cigarettes

Vers la Lorraine

Le modèle

Je vais retrouver les vergers
Ma jungle en robe à fleurs
Mon château d'herbes vives
L'océan

C'était les marguerites et toutes les soies bleues
Ondoyantes
Des bêtes, des oiseaux
Des petits papillons sans beaucoup d'aventure
Je regardais cela comme un temple érudit
Une autre astronomie
Mon mystère au silence ouvert
- Prête l'oreille soldat de lait
Verdun n'est pas loin -

Je regardais cela
Eblouie
Profonde
Suspendue à l'orée
Pour embrasser l'énigme
Adorer le chef-d'œuvre
Etonnée
Sincère

Les vagues venaient à mes pieds
Comme un cheval - Folco encore -
Mais jusqu'au loin les renoncules
Les boutons d'or doraient l'écume
Les fruitiers baptisaient l'espace
Puis les pommes roulées
Au bas de leur mâturation
Jetaient des parfums ronds, entiers et en étoiles

Voilà
Ce n'était rien qu'une lueur
Une trouée bien transparente
Ecarlate
Je crois qu'il faut y retourner
Et attendre

Vers la Lorraine
Nous survivrons

Nous éviterons les ciguës
Et les scooters débridés
Nous marcherons sur l'huile des friteuses
Et connaîtrons quelques figures du quartier
Nous objecterons les consciences
Très délicatement
Et boirons du vin de Moselle
En crachant par ailleurs
Dans la soupe
Ce sera Noël en ville
Pâques en salon
Le matin claque sur les toits
Nous souperons au restaurant

Vers la Lorraine

Voici venir la fête en son traîneau si blanc

Noël vient
Avec ses longues dents d'assassin, de remugle
Son couteau coincé dans sa manche
Et sa hotte dégoulinante

Noël vient
Etincelant de confiture
Bourré gavé godemiché
Sans issue
Il faut avaler

Noël vient
Pétaradant sa Ferrari
Dégueulant de joujoux, d'ordures
Si vieux sous sa cape en fourrure
De phoque

Noël vient
Avec ses beaux enfants frottés qui brillent
En anglaises et flying jacket
Tâtez-moi ça créés par moi autres moi-même
Ils cliquent fort des accessoires
Comme de petits sapins enguirlandés
Qui rient à grande bouche

Noël vient
Avec son cortège de masque au concombre
Et sa langue chargée

Noël vient
J'entends son bruit de bottes

Le premier miroir

La grande glace de la Meuse chaque année pareil
Un peu bleu quand le soleil
Gris sinon
Granit, lave, pointe du Raz
Aiguilles de Noël au cou des barbelés
Galettes de banquise accrochées aux troncs, aux branches prosternées
Angle épais fiché dans l'ubac salé du labour
Eparpillement de brisures de menthe sur le vernissé de bonbon
Mémoire du mammoth

La grande glace
Parquet lisse aux échardes qui brûlent
L'étamage des aubépines
Sous la déferlante radieuse
Et sur le foin gelé en touffes jaunes
Sur le plat des herbes à siffler qui craquent de givre
Sur les nids tombés du poirier comme des bols
La coulée d'albumine du fleuve ventru
Qui vient enrouler le caillou
Vitrifier la grave jachère
Et plus loin
Lorsque le flot perdu retrouve son sucre
Confire la haie, le talus
Le mât rouge de l'éolienne
Qui tousse dans la bise
Comme une étoile

Le matin de La Craffe

Il fait froid
Silhouettes sur la fenêtre d'œuf
Comme de minimes éruptions
Jaillissent et retombent
En tas de cendres plutôt lune

La neige tient encore
Croûte de sel grisonnante
Tournant à la couleur qui la tarira toute
Bouillie de boue et puis poussière

Le noisetier fleurit
La grosse dame souffle épais et remonte son col
Tous les oiseaux cherchent

La Mi-Lou et la Désirée

Un chat noir est serti dans la peau gelée du canal
Un corbeau marche sur les eaux
La Florimonde chauffe son ventre
En barrissant comme un cigare
En écumant comme un fourneau
Sous le pont, la caverne brille
De tant de proies vides qui montent à la tête
Un cyclope en gilet pervenche
Maudit ce qui lui reste d'âme
Sans voir qu'au bras de la banquise
Un bateau borgne lui sourit

Les fourneaux

Tout le long du chemin
La fumée embobine
Elle est lourde
Elle est grasse
Comme une énorme femme au vin de courtisane
Elle poisse au front et aux bronches
Elle affole le peuplier
Elle pénètre
Elle étreint
Elle cogne aux vieilles gelures
Et précipite la mémoire
La fumée raconte un nuage
Elle pèse son poids de plomb
Mais la joue voile et cathédrale
Elle est cercle
Elle est vrille
Elle vogue en nappe et en flèche
Elle étouffe l'instituteur
Elle avantage le regard
-Ça a les yeux si bleus-
Elle tapisse la mésange
Et le dos plat de l'eau
Et les grands étales vitreux des ciels indécis
Elle encombre la transparence
Comme une tripe touffue
Ou glisse et nage
Juste comme un elfe, un peu d'âme blanche
Elle allume les cheminées
Embrouille les jonquilles
Et oriente le vent
Tout le long du chemin

Les humides

Le brouillard se noie
Et retourne à l'eau
Le trou de flaqué ébahi
Qui rit de se voir si plein
Et attend de devenir mare
Pour accueillir des bêtes, progresser
Le canal aux joues bien rasées
Jeté droit comme un lampadaire
La grande Moselle qui tombe en mer
En océan si lourd qu'il pourrait effacer
Et retourner à l'eau
Le brouillard
Le vin l'herbe de feu
La larme vraie d'un vrai chagrin

Rejoindre les pommes

On monte
Ce sont des coteaux, des collines
Des ronds, des ventres, des crânes de bébé
Des douceurs sans grande ambition
Juste briser le billard
Enrouler l'œil

On monte et la ville demeure
Reste au fond
Vase luisante
Avec ses horizons dépliés filant ailleurs
Et des accordéons aux quinquets de nacre
De hautes armoires qui vacillent
Titubant dans leur alphabet de lampions et d'écrans
Des cubes agrégés en forme de digue
Avec leurs fenêtres dorées
Et leurs antennes invisibles qui crépitent
Lâchant des étincelles de haute-contre,
De minuscules appels qui montent vers là-haut
Vers les ronds
Vers les ventres
Les crânes de bébé
Tout caressés de beaux vergers

Le gros côté de la Meurthe

La pluie sonne au corset pointu de Saint-Epvre
La Meurthe va monter
Déposer dans les symphorines
Des bâtis de landaus aux roues voilées
Et des parapluies écœurés
Elle va jouer à Niagara
Profiter de l'aubaine
Pour bousculer un peu son barrage de rien
Ronfler comme un ours
Emouvoir les colverts qui la croient mare
Frotter les ouïes des carpillons
Et les moustaches du silure
Qui se la coule bien trop douce

Elle va aussi
Ecorcher les rochers, les gros boulets tranquilles
Ronds comme des panses de binious prêts à mugir
Toujours si sages, équilibrés
A la façon polie des bonzes ou des phoques
- Impassibles, croient-ils
Rira bon, la Meurthe, en raclant leur peau métallique
Car elle connaît le sable au profond de son lit -
Rira bon en lançant des bouteilles au rivage
En inondant des flaques d'eau
Etonnera, la Meurthe
Jusqu'aux troupeaux de cygnes
Jusqu'aux cuisses raides des ponts
Jusqu'aux canoës, aux dragons

Le retour de la plume noire

Les merles me suivent
L'un d'eux s'accroche à un buisson de lierre
Avec son œil luisant derrière la feuille cirée
Et son bec jaune qui fait comme un bouchon de colle
Il penche son crâne d'œuf, hop
Vers le Sud
Et lance un jet de notes
Une chanson en pointe sur trois fois rien
Tireli...

...Tireli rentre dans ma tête en glissant le long des couloirs
Ça fait comme un transit bien fluide
Gelée de groseilles
Lavement de cerveau...

...Tiens tiens
C'est le même refrain d'avant le premier train
Quand l'aube épaisse du périphérique
Pointait son métal de navet
Ça roucoulait ça roucoulait
Et plus tôt déjà
Tireli
Au saut du ventre
Sous le charme penché
Dans la boîte à musique

Les merles me suivent
Comme des sirènes

Ô le bel oiseau !

Le chapelet de mousse

Hiver

Mon printemps revient
L'hiver égorge un oiseau
Sang et soleil blêmes

Sur le ciment bleu
La braise étend sa tulipe
Offerte au vent chaud

Grâce au ciel d'hiver
L'oie sauvage étend son cou
Sans qu'on la remarque

Le vieux chien aboie
Réveille la sauterelle
Qui se croit cernée

Le rêve est tombé
Le rêve a des rides en boucle
La nuit il gémit

Le matelot boit
Mais lorsqu'il tombe à la mer
Il ferme la bouche

Il pleut de l'eau longue
Un corbeau parcourt l'espace
Mélodie de harpe

Au sol un caillou
Sa voix monte à mon oreille
«*Je ne parle pas*»

L'aube étreint la nuit
Voilà le dernier matin
La montagne est blême

Où est la montagne?
J'attendais son océan
Le jour du départ

Soleil de placard
Demain la rentrée s'assied
Son fauteuil est cuit

Tu t'es réveillé
Trésor de mes yeux de chat
Tout seul dans la nuit

Dernier jour de l'an
Il pleut sur la pluie du monde
Mes mains sont gelées

Le bavoir du ciel
Il est plein de tire-jus
Comme la limace

La fleur fume au sol
Ventre de chair éblouie
Big-bang de chaton

J'ai bel arpenté
Tout le long bel et au loin
Jusqu'à mes pieds froids

Dans l'ombre du lièvre
Le petit matin glapit
Un lapin frissonne

Il rugit le lièvre
Son souffle sent la carie
Son œil sent l'éclipse

Rien ne viendra, pomme
Tu peux dormir sans regrets
Tomber sans manières

Le brouillard se noie
Dans le vin gris du canal
Entre Marne et Rhin

Le brouillard se noie
Dans Meurthe en pluies dégorgeantes
Mouillée de gelée

Le brouillard se noie
Sur la neige en chair épaisse
Qui pompe l'eau sale

Deux guetteurs en pointe
Un enfant rond pousse entre eux
La Craffè a trois têtes

Elle rôde en sifflant
Sa gorge aiguë tranche au vif
Le souffle l'escorte

Sophie Bykovsky, née en 1958, d'origines russe et aveyronnaise, vit actuellement à Nancy. Journaliste, auteure de livrets pour chorales et de textes de chansons, poète. Considère la poésie comme un outil parmi d'autres (toutes les formes de littérature mais aussi la musique, les mathématiques, la psychologie...) pour atteindre l'humain. Oserait-elle ajouter « et pour l'aimer ? ». Elle oserait. En tout cas, c'est pour cela qu'elle écrit en revendiquant la simplicité, la sensibilité et l'intégrité. En outre, elle aime bien Paul Celan, René Guy Cadou, Sheila Cussons, Lucienne Desnoues, Christian Degoutte, Rainer Maria Rilke, Régine Detambel, Valérie Rouzeau, Francis Jammes et James Sacré, Pascal de Blighnières... Lisez-les, cela lui fera plaisir.

Sophie Bykovsky

p o è t e d e s e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

Il faut savoir perdre

1 - Le vieillard et les livres

Beaucoup d'entre vous seront sans doute surpris d'apprendre que je m'applique à démolir ma bibliothèque, briques par briques. De bon matin, alors que toute la maison est endormie, je me lève et, tel un voleur, je me faufile vers la cuisine. Une autre de ces prises d'assaut du réfrigérateur dont je suis coutumier ? Pas du tout. J'ai dans les mains un livre que je viens de sortir de la bibliothèque ; j'ouvre la poubelle et je l'y introduis bien au fond, entre les peaux d'orange et les ustensiles tachés du sang sombre des règles.

Et il en va ainsi, jour après jour, sans que je sache combien de livres y sont passés. Allons, ouste ! Hors de ma vue ! Et pourtant, il y eut un temps où je les aimais comme personne en ce monde. Comment me l'ont-ils payé en retour ? Ecoutez plutôt. Don Quichotte est parti

à la retraite et, ayant troqué son armure contre un pyjama, il est impossible de le faire sortir de la maison. Ulysse, au contraire, ne rentre pas au bercail. Et Hamlet, le prince qui aimait tant penser à haute voix, se tait... Ils peuplaient ma bibliothèque et mes rêves : j'ai traversé les mers en compagnie d'Ulysse, parcouru monts et vaux aux côtés de Don Quichotte, je m'asseyais en face d'Hamlet pour écouter ses monologues. Il y a de cela fort longtemps, avant qu'ils ne désertent. Car ils ont bel et bien déserté. Oui, vous, vous qui prétendiez être éternels, capables de survivre au passage des générations, vous avez fini par me laisser tomber, et alors... tout est parti à la débandade !

Oui, tout. Je sais bien que tout est éphémère, que tout est fugace, je le sais. Mais les livres se vantaient d'échapper au destin commun. Oh ! arcanes du savoir et de la fantaisie, oh ! vous, les meilleurs amis de l'homme ! Bah ! boulette de papier inutile, quelques années, quelques années seulement ont suffi à vous faire vieillir et agoniser ; juste un dernier petit coup de pouce de ma part, et en route pour le dépotoir ou, si vous avez de la chance, pour le recyclage ! Allons, ouste ! hors d'ici ! Je ne veux pas même vous voir !

Et voilà un livre en moins dans ma bibliothèque. Eh bien, une fois accomplie cette besogne quotidienne, je n'ai plus rien à faire, j'ai toute la journée devant moi, et c'est alors que je me mets à déambuler dans la maison. Je suis seul, tout le monde est parti travailler. J'entends le camion des éboueurs, il freine, s'arrête à côté du trottoir, avale le contenu des poubelles, démarre et poursuit son chemin... ça y est, les éboueurs sont

passés.

J'ai toute la journée devant moi, et voici que les questions m'assaillent à nouveau : Qui donc se battra contre les moulins à vent ? Qui défendra Pénélope ? Qui dissertera sur être ou ne pas être ?

Qui, qui donc s'en chargera ?

je sais comment les conjurer, ma maîtresse écrit devant la classe, je n'arrive pas à lire, tout se brouille sur le tableau, je me lève, je traverse la salle de classe, je colle mon nez aux grandes lettres, je retourne à ma place. Zut, j'ai déjà oublié ce qui était écrit, je retourne au tableau... La maîtresse convoque ma mère : ou vous lui achetez des lunettes, ou vous le retirez de l'école. Et me voila, tout content devant la glace, je ressemble à un docteur. Je sors parader ; d'autres enfants m'aperçoivent, un chœur me suit :

2 - L'enfant et les billes

Je déambule d'une pièce à l'autre, je vais de l'appareil de stéréo à la télé, de la bibliothèque à la fenêtre. Tout m'ennuie. Je m'assieds, le téléphone sonne, je ne réponds pas. M'habiller, sortir ? Mais enfin, si justement ce que je veux c'est en finir au plus vite avec le monde extérieur, et finalement à mon aise m'enfermer dans mes souvenirs. En finir, en finir au plus vite : pas de toast avec le facteur qui fête la fin de la pluie, tandis que la cérémonie de la remise du courrier se déroule, qui, soit dit au passage, n'a plus souvent lieu. En finir, en finir au plus vite avec le pain et les saucisses que j'engloutis debout dans la cuisine, alors que j'ai tout le temps devant moi, je ne peux l'éviter ; couteau, fourchette, assiette, verre, ils restent en désordre, jetés dans l'évier. Car je ne supporte pas l'idée de discuter avec eux pendant que je les lave. Tout ce qui vient de l'extérieur me fait mal, je reste dans mon fauteuil, à l'abri, même quand les souvenirs, eux aussi, peuvent me blesser s'ils se laissent aller sur les chemins de ce qui aurait pu être et n'a pas été. Mais

Quat'z-yeux,
Capitaine des gueux,
Retourne-toi, que j'te tire par la queue.

Oh ! dans la rue tout se gâte ! Qu'à cela ne tienne, je lutterai. Moi, le quat'z-yeux, je me ferai accepter par mes pairs. Comment ? J'y suis : les billes, j'apprendrai à jouer aux billes et je deviendrai un champion, pour me faire respecter.

Et l'enfant solitaire rangea ses chers livres de contes et d'aventures et commença à s'entraîner. C'était tout simple : pour gagner, il suffisait de mieux viser que les autres. Eh bien oui, j'achetai des billes et je passai des heures à tirer depuis tous les angles possibles. En peu de temps, je devins un excellent joueur.

Et voilà notre capitaine des gueux engagé dans le tournoi de billes. Hélas ! La réalité s'avéra fort différente. Non pas que les autres enfants l'aient distrait, ce ne fut pas nécessaire, il prit lui-même les devants : au moment de lancer la bille il se passait toujours quelque chose, une déviation infime de la main, et le tir était manqué. Peine perdue, il ne pou-

vait pas se contrôler. Seul, jouant contre lui-même, il était imbattable ; mais face à d'autres adversaires, le quat'z-yeux échouait. Bien sûr, la myopie avait été corrigée, il distinguait les billes sans effort, mesurait les distances avec précision. Et pourtant... c'était raté.

Quelle force supérieure était à l'œuvre, pour qu'un coup soigneusement calculé se transformât au dernier instant en un tir manqué ? Des billes ensorcelées ? Plus exactement le quat'z-yeux ensorcelé. Je n'entrai pas dans la société des pairs, je retournai à mes lectures solitaires et depuis lors je suis un rat de bibliothèque, assez déchu ces derniers temps, il est vrai. Les billes, le tir manqué, le cuisant échec, le chiant cul sec, je vous explique.

Depuis mon enfance, c'est comme ça, les choses me réussissent lorsque je n'y crois pas. Sitôt qu'une étincelle d'enthousiasme s'allume en moi, sitôt que je cesse d'être indifférent au succès ou à l'échec de ce que j'entreprends, obsédé par l'idée de réussir... je me charge de commettre suffisamment de bévues pour que tout s'achève par un lamentable fiasco. Ce qui me rappelle l'histoire de cette demoiselle qui devait faire son entrée dans le monde et qui, ce soir-là, au milieu d'une conversation, voulant dire nous avons essuyé un cuisant échec, s'entendit dire :

- Nous avons essuyé un chiant cul sec.

C'est ce qui m'arrive à moi, toujours en train d'essuyer un chiant cul sec. Quelle force supérieure était à l'oeuvre, pour qu'un coup soigneusement calculé se transformât au dernier instant en un tir manqué ? Je ne sais pas, peut-être le

regard de celui qui allait compter les billes qu'il aurait en moins et les billes que, moi, j'aurais en plus ; peut-être la peur de ce regard.

Ou essayais-je d'éviter le vide qui fait place au succès, une fois que l'on a obtenu ce que l'on convoitait ?

Oh ! merde, je ne veux pas contempler le vaincu, son visage ardent, jouant sa dernière bille, je ne veux pas le voir s'en aller les mains dans ses poches vides et la défaite faisant ployer ses épaules, rien de tout cela ne me comble de plaisir ni de fierté ; bien au contraire, j'ai envie de courir derrière lui, non, c'est interdit, de le rattraper et de lui rendre ses billes et de lui demander pardon - halte là, c'est pire, ne le fais pas, tout cela, plus la peur, plus la sensation de vide, plus... cela en vaut-il la peine ? Merde, est-ce donc pour cela que je me suis entraîné pendant des heures ? Et si cela m'arrive avec les copains, avec le monde, c'est cela qui m'attend quand je serai grand ?

Quand je serai grand.

Mieux vaut prendre les devants, mieux vaut être le bon pendant que le mauvais gagnant.

Quand je serai grand.

Marcos Winocur

Traduction de l'espagnol par Jean Hennequin

m o m e n t
c r i t i q u e

n o n p o é s i e d u m o n d e

Pétrole

Avec du pétrole
 on a nourri les avions de guerre
 en l'air ils ont lancé leur feu
 sur mes grandes villes
 sur mes petits villages
 leurs rues de poussière et de pierres
 et leurs frêles lampadaires à chaque coin,
 sur eux et dans les champs de blé, mon amour,
 où par milliers ils furent incapables
 de prendre une seule poignée de terre ; et quand bien même :
 sans doigts on ne peut rien retenir dans ses mains.

J'ajoute que le pétrole travaille pour la paix
 et que grâce à son abondance
 le monde libre s'est libéré
 d'Adolf et de Benito,
 admettons.

Et si les alliés se sont libérés
 (et disent nous avoir libéré)
 du terrible axe Rome - Berlin - Tokyo,
 compte tenu de tout cela : nous, qui
 nous libèrera des alliés ?

Bertrán Morales

(1944-1986), poète du Nicaragua
 - extrait du recueil Agua Rejia, 1970 -
 (traduction de l'espagnol : S.M., P. L.)

n o t e s d e l e c t u r e

Les mots et les anges de l'enfance

Les Anges (traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Autrement, collection Littératures, 2003) se présente comme un récit intérieur vif et tenace, marqué par une brièveté (moins de quarante pages) qui ne lui ôte en rien son intensité ; non que la brièveté en soi puisse être un gage de qualité (la nouvelle, on le sait, est un art à part entière et l'on pardonne moins facilement ses erreurs - ou ses égarements - à un auteur qui nous offre 10 pages et non 500...) mais le caractère condensé du texte, la naïveté touchante de la narratrice, cette petite voix qui semble venir des profondeurs de son être, tout cela nous encourage à ranger ce récit parmi les livres qui comptent.

La narratrice est donc une petite fille, Ilda, illettrée et solitaire, qui vit dans un petit village du Portugal : un père taciturne, alcoolique et indifférent, une mère

dérangée, occasionnellement violente, que son existence monocorde pousse un peu plus chaque jour vers la folie ; enfin, pour clore le tableau familial, un grand-père à demi paralysé qui est pourtant le seul à s'intéresser à Ilda. Celle-ci ne va plus à l'école depuis que son père lui a demandé de surveiller sa mère quand lui est au travail ; quand elle peut y retourner, une fois par semaine, elle est la risée de tous et la cible préférée de la maîtresse. C'est grâce à l'almanach du grand-père que les lettres s'offrent enfin à elles : «*Un jour j'ai regardé une image, puis les lettres en bas, puis de nouveau l'image. Et alors, les lettres se sont assemblées en petits tas quand je les ai regardées à nouveau. Chaque petit tas signifiait quelque chose, l'un était un chien, l'autre une maison. Je suis devenue rouge de surprise et me suis sentie presque suffoquer. Mon grand-père a ri et j'ai vu que je ne pouvais pas revenir en arrière : je ne pouvais pas regarder les lettres sans les lire.*» L'acte de lecture, en dépit de sa simplicité apparente, est vécu comme un miracle ; et c'est un peu le cas de chacun des événements qui sont ici contés : la réalité, passée au filtre de la conscience de la petite fille, est vue comme une suite de microrévélation qui alimentent l'imaginaire de la narratrice et l'aident à grandir, à comprendre que les adultes dissimulent, eux, de grands mystères qu'elle perce peu à peu, discrètement, mais avec obstination. Un homme, en particulier, l'intrigue : «*Il ne vaut rien, ce Serafim Das Canas, en dehors de sa belle gueule*», commentent les commères du village ; «*Celui-là, ce n'est qu'une fois mort qu'il se corrigera*»... Mais la petite-fille se souvient d'un petit portrait de ce même homme, caché dans les affaires de sa mère : est-ce vraiment lui qu'elle rejoint les nuits où la lune change ? D'autres énigmes la taraudent, telle l'his-

toire de Mahomet, lue dans l'Almanach, qu'elle admire : «*la révélation était une chose qui lui était tombée dessus, disait Mahomet. Une chose qui le touchait comme une parole entendue soudainement. Et ensuite plus rien n'était pareil. Une parole qui est comme un éclair et ouvrait une fenêtre sur le monde.*» ; elle s'approprie ce récit et c'est alors qu'elle se met à rêver des anges qui lui apparaîtront, c'est une certitude, le jour de sa première communion...

Par bonheur, les mystères qui parsèment ce récit sans fards et en tissent la toile narrative ne sont pas nécessairement résolus car jamais nous ne quittons l'espace subjectif de la petite, mais elle nous laisse cependant deviner beaucoup

de choses : quelques dialogues ou disputes, des conversations avec son grand-père, des mots attrapés çà et là, au vol, et qui tous, s'inscrivent dans son esprit. Les Anges est une chronique d'une grande sensibilité, composée de fragments qui se rassemblent petit à petit pour enfin former une belle mosaïque et dans le même temps, une exploration de désirs naissants, un cheminement paradoxalement serein qui passe par le religieux, l'imaginaire et l'indicible pouvoir des mots.

Blandine Longre

<http://www.sitartmag.com/gersao.htm>

Poésie sonore

Michèle Metall

Les compléments de noms
(fragment, 1999)

13'21

Revue Sapriphage, n°36 (Sapriphèque)

<http://elvir.univ-poitiers.fr>

http://elvir.univ-poitiers.fr/IMG/numeros_son/sapriphage_36/sapri_son.htm

Pense que...

Pense que le pays où tu es né n'existe pas sur les cartes

Pense que quand tu étais petit, tu essayais tes fesses avec des cailloux, en regardant les étoiles

Pense que tu vis un exil à Paris

Pense que tu es kurde

Pense que tu es né kurde dans un société préhistorique, et que tu vas finir apatride à Paris

Pense qu'à seize ans, tu voulais faire la révolution

Pense qu'ils te placent des électrodes sur le sexe

Pense que tu voulais faire du théâtre dans ta langue maternelle

Pense que chaque fois que tu quittais ta maison, ta mère jetait derrière toi un seau d'eau pour te porter chance

Pense que le ciel n'est pas bleu

Pense que pour quitter ton pays, à la frontière, tu as inversé le sens de tes chaussures

Pense que tu es dans un avion avec un faux passeport, de là, tu ne vois pas les frontières

Pense que tu as des frères et des sœurs que tu n'as jamais vus et que tu n'as pas le droit de voir

Pense que tu as le sentiment que tes pieds ne touchent pas terre

Pense que tu as perdu le sens de la chaleur humaine

Pense que chez toi hommes et femmes mangeaient séparément

Pense que tu as appris la mort de ta mère trois ans après

Pense que depuis le 12 septembre 1980, tu répètes la même pièce que tu n'arrives pas à jouer ; celle de l'exil

Zirek

(extraits de *Pense que...*, illustrations de Marie-Noëlle Perriau, éditions www.penseque.com)
info@penseque.com

Ghérasim Luca l'intempestif

Ghérasim Luca, né à Bucarest en 1913 et mort à Paris en 1994, l'une des figures désormais dominantes de la poésie française contemporaine, est l'auteur de textes exigeants et surprenants, fascinants et déroutants, dont, entre autres, *L'inventeur de l'amour* ou *Héros-limite* sont des témoignages toujours vivants. Bref, Ghérasim Luca pourrait bien être celui que Gilles Deleuze nomma en son temps « le plus grand poète français », et est bien celui que le livre de **Dominique Carlat, Ghérasim Luca l'intempestif (José Corti)** nous fait magistralement connaître. Levée d'écrou se présente sous les apparences d'un bref recueil de lettres, 23 au total, ce qui donne 46 pages avec les fac-similés ; un livre-objet de 23 lettres écrites dans les années 50, envoyées anonymement et aléatoirement à un inconnu (faute de nom et de prénom, on ne peut demander que « nombre » et « pénombre »), puis oubliées provisoirement (opérations à caractère éminemment surréaliste). Quelques années plus tard, l'auteur, utilisant les doubles de cette correspondance à sens unique, en fait un recueil poétique, et c'est le texte de ce recueil que présentent Nadèdja et Thierry Garrel. Le genre choisi (prose épistolaire limitée en longueur et en nombre) est fortement contraignant, et de cette contrainte jaillit la poésie, cette « *émission de voyelles que je viens de capter* », adressée au « *seul interlocuteur possible* ». Un jaillissement suscep-

tible de « *lever l'écrou* » de la prison de la vie ? Pourtant, « *être en route, chercher et même trouver une clef, ce ne sont là que des passe-temps de serrurier* ». Les textes brefs et denses jouent sur la présence et l'absence, la proximité et l'éloignement, les mystères de la langue (« *Je reçois actuellement des nouvelles assez inquiétantes sur le langage* »), les sonorités (certains des fac-similés mettent en évidence les mentions manuscrites de la musique vocalique), et les questions qu'ils posent ne réclament évidemment pas de réponses du récepteur inconnu : « *Vos questions sont plus essentielles que vos réponses* », et l'on peut se dire : « *Votre silence systématique me suffit* ». Emetteur anonyme et récepteur inconnu (« *Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui vous manque ? Que devez-vous faire ?* »), questions multiples auxquelles « *une seule réponse s'impose : vous êtes inévitable* ». Et seuls les mots restent, tracés sur la page et allant penchés vers on ne sait où, on ne sait quoi, on ne sait qui, but et destinataire qui sont comme une image en retour de l'écriture et du scripteur : « *Je me vois, fermant les yeux un instant, exprès, volontairement, devant l'excès de beauté que m'offrait notre double disparition.* » Les courtes pages de *Levée d'écrou*, reprises en reflet et en profondeur par les fac-similés, forment un tout, un objet poétique d'un seul élan, précis et ambigu, incisif et énigmatique.

Jean-Pierre Longre

<http://www.sitartmag.com/gherasimluca2.htm>

n o t e s
d e l e c t u r e

l'atelier de traductions

Une pincée de poèmes anglais et allemands

LIMINAIRE

Si la prose a l'audace de devancer la poésie, que ce soit seulement pour l'annoncer, et s'effacer.

Les poèmes ici réunis le sont par une nécessité plus profonde que tout programme : un besoin très personnel de musique qui a trouvé, ça et là, d'instinct, son aliment intime.

Mais le bonheur de telles rencontres ne va pas sans éveiller à son tour un devoir de piété et de restitution. La volupté de gratitude réclame elle aussi un acte qui semble l'achever et qui, de fait, l'augmente. Traduire ne serait qu'une triste besogne. Expliquer serait pire. Mais tenter de rendre l'odeur de rose : au prix, parfois, du mot, s'il ne concourt à la musique. En souci permanent, au contraire, et du rythme, et du mètre,

point forcément décalqués, mais toujours révévés comme le cœur du mystère.

Trop secrètes sont demeurées, en matière de poésie, les vertus d'une science très médiocre en la langue dite étrangère. Cette carence précieuse exige un lentur qui prélude à la piété. Elle contraint à la patience, âme de l'amour. Elle donne préséance à une pure musique traversée à peine de quelques indécises lueurs de signification. Et quand le sens enfin se dévoile, fût-ce par le recours à un très humble dictionnaire, le chant a déjà creusé dans l'âme prévenue son incomparable sillon.

Ceci, bien sûr, sans un regard pour les tentatives antérieures, si admirables qu'elles aient pu être, mais entachées du défaut commun de venir s'immiscer en tiers dans un colloque qui ne réclame, pour se produire, l'interposition d'aucune créature.

Le prénom et le nom, et le lieu et la date, étant réels, sont des fictions. Si quelque chose advient en poésie, c'est toujours en-deçà de cette visible écume.

Chaque poème, si bref soit-il, mérite la solitude d'une page, et que le seul nombre y soit celui de sa scansion. Pour le lecteur hâtif, prétexte est trouvé à ne pas poursuivre. Pour l'autre, seul désiré, que l'amour soit guide !

Michel Philippon

The Fly

Little fly,
Thy summer's play
My thoughtless hand
Has brush'd away

Am not I
A fly like thee ?
Or art not thou
A man like me ?

For I dance
And drink and sing,
Till some blind hand
Shall brush my wing.

If thought is life
And strength & breath,
And the want
Of thought is death,

Then am I
A happy fly
if I live
Or if I die.

La Mouche

Petite mouche
Ton jeu d'été
Ma main aveugle
L'a balayé.

Ne suis je pas
Mouche comme toi ?
Ou n'es-tu pas
Homme comme moi ?

Car je danse
Et chante et bois
Tant qu'une main
Ne me balaye pas.

Oui, je suis fort,
Je vis, je pense ;
Et si la mort
Est inconscience,

Je suis alors
Mouche en bonheur
Soit que je vive
Soit que je meure.

The Clod and the Pebble

« Love seeketh not Itself to please
Nor for itself hath any care,
But for another gives its ease
And builds a Heaven in Hell's despair.»

So sung a little Clod of Clay
Trodden with the cattle's feet,
But a Pebble of the brook
Warbled out these metres meet

« Love seeketh only Self to please,
To bind another to Its delight,
Joys in another's loss of ease,
And builds a Hell in Heaven's despite.»

La Motte et le Caillou

« Amour à Lui-même ne vise
Et de son aise n'a souci ;
D'autrui toujours cherche la guise
Et fait son Ciel d'Enfer trahi.»

Ainsi chantait une humble Motte,
Subissant le pied du troupeau ;
Mais un Caillou dans le ruisseau
Lui murmura ces maîtres mots

« Amour ne vise qu'à Soi-même ;
A Son désir soumet autrui,
Briser, brimer, c'est ce qu'il aime
Et fait Enfer du Ciel détruit.»

A cradle song

Sweet dreams, form a shade
O'er my lovely infant's head,
Sweet dreams of pleasant streams
By happy silent moony beams.

Sweet sleep, with soft down
Weave thy brows an infant crown.
Sweet sleep, Angel mild,
Hover o'er my happy child.

Sweet smiles, in the night
Hover over my delight ;
Sweet smiles, Mother's smiles,
All the livelong night beguiles.

Sweet moans, dovelike sighs
Chase not slumber from thy eyes.
Sweet moans, sweeter smiles
All the dovelike moans beguiles.

Sleep, sleep, happy child,
All creation slept and smil'd ;
Sleep, sleep, happy sleep,
While o'er thee thy mother weep.

Sweet babe, in thy face
Holy image I can trace.
Sweet babe, once like thee
Thy maker lay and wept for me

Wept for me, for thee, for all,
When he was an infant small.
Thou his image ever see,
Heavenly face that smiles on thee

Smiles on thee, on me, on all,
Who became an infant small,
Infant smiles are his own smiles,
Heaven and earth to peace beguiles.

Berceuse

Doux rêves, versez la nuit
Sur la tête de mon petit,
Doux rêves, tendres ruisseaux,
De lune silencieux faisceaux.

Doux sommeil, de ton duvet,
Tisse pour mon enfantelet,
Un bandeau qui ferme ses yeux
Puisqu'un ange veille aux cieux.

Doux sourires, dans la nuit,
Sur mon bonheur planez sans bruit.
Doux sourires maternels
Jusqu'au matin bercez le ciel.

Le visage le plus doux
Se penche avec un soin jaloux
Sur ma colombe qui gémit
Sans s'éveiller de son doux bruit.

Dors et souris, mon bel enfant,
Le monde entier en fait autant.
Reste plongé dans ton bonheur,
Pendant ce temps ta mère pleure.

Sur ton visage, enfant sage,
Je reconnais la sainte image.
Jadis, sur moi, ton créateur
Se pencha pour verser des pleurs.

Il pleura sur nous tous ; pourtant,
Il n'était qu'un petit enfant
Sa sainte face tu la vois
Céleste, elle sourit pour toi.

Il sourit pour le monde entier
Celui qui vint en nouveau-né.
Quand un enfant sourit, c'est lui.
La terre et le ciel sont bénis.

Poe

Eldorado

Gaily bedight,
A gallant knight,
In sunshine and in shadow
Had journeyed long,
Singing a song,
In search of Eldorado.

But he grew old -
This knight so bold -
And o'er his heart a shadow
Fell as he found
No spot of ground
That looked like Eldorado.

And, as his strength
Failed him at length,
He met a pilgrim shadow -
« Shadow », said he,
« Where can it be -
This land of Eldorado ? »

« Over the Mountains
Of the Moon,
Down the Valley of the Shadow,
Ride, boldly ride, »
The shade replied -
« If you seek for Eldorado ! »

Eldorado

Bien habillé
Preux chevalier,
Ombre et soleil en cadeau,
Voyage long,
Chantant chanson,
En quête d'Eldorado.

Mais il vieillit -
Lui si hardi -
Et l'ombre devient fardeau
Quand son cœur voit
Que nul endroit
N'approche l'Eldorado.

Son fier allant
L'abandonnant,
Il voit une ombre au tableau.
« Ombre » dit-il,
« Où se peut-il
Trouver un Eldorado ? »

« Jusqu'aux cratères
De la Lune
Epuise donc tes chevaux ;
Va sans encombre »,
Répondit l'ombre,
« Si tu cherches l'Eldorado ! »

Swinburne

Rosamond

Fear is a cushion for the feet of love,
 Painted with colours for his ease-taking ;
 Sweet-red, and white with wasted blood, and blue
 Most flower-like, and the summer-spoused green
 And seabetrothed soft purple and burnt black.
 All coloured forms of fear, omen and change,
 Sick prophecy and rumours lame at heel,
 Anticipations and astrologies,
 Perilous inscription and recorded note,
 All these are covered in the skirt of love
 And when he shakes it these are tumbled forth,
 Beaten and blown i' the dusty face of the air.

Rosamonde

Sur un coussin de peur, l'amour repose ;
 En ses riches couleurs il se complait.
 Ecarlate, puis blêmeissant, puis bleu
 (Comme une fleur), puis vert (comme l'été),
 Violet (comme la mer), puis noir, brûlé.
 Un chatolement d'énigmes, de présages,
 Morbides prophéties, rumeurs bancales,
 Prémonitions obscures et fatales,
 Grimoires inquiétants, marques grossières,
 L'amour les dissimule sous sa cape ;
 Et quand il la soulève, tout s'échappe,
 Se heurte et se meurtrit dans la poussière.

Goethe

Nähe des Geliebten

Ich denke dein, wenn mir der Sonne Schimmer
Vom Meere strahlt ;
Ich denke dein, wenn sich des Mondes Flimmer
In Quellen malt.
Ich sehe dich, wenn auf dem fernen Wege
Der Staub sich hebt ;
In tiefer Nacht, wenn auf dem schmalen Stege
Der Wanderer bebt.
Ich höre dich, wenn dort mit dumpfen Rauschen
Die Welle steigt.
Im stillen Haine geh ich oft zu lauschen
Wenn alles schweigt.
Ich bin bei dir, du seist auch noch so ferne,
Du bist mir nah !
Die Sonne sinkt, bald leuchten mir die Sterne.
O wärest du da !

Toute présence de l'aimé

Je pense à toi quand le soleil volette
Sur la mer bleue ;
Je pense à toi quand la source reflète
La lune un peu.

Et je te vois dans la poudre qui danse
Sur le chemin ;
Dans la nuit froide où le voyageur pense
Au lendemain.

Dans les grands bois où j'écoute le monde
Quand tout se tait,
Dans le profond de la houle qui gronde,
Ta voix renaît.

Si loin sois-tu, mon cœur lève ses voiles,
Car tu es là .
Le soleil meurt, mais déjà les étoiles
Parlent de toi !

Wandrer's Nachtlied (II)

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh,
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch ;
Die Vögelein schweigen im Walde.
Warte nur, balde
Ruhest du auch.

Erster Verlust

Ach, wer bringt die schönen Tage,
Jene Tage der ersten Liebe,
Ach, wer bringt nur eine Stunde
Jener holden Zeit zurück !
Einsam nähr ich meine Wunde,
Und mit stets erneuter Klage
Traur ich ums verlorne Glück.

Ach, wer bringt die schönen Tage,
Jene holde Zeit zurück!

Wonne der Wehmut

Trocknet nicht, trocknet nicht,
Tränen der ewigen Liebe !
Ach, nur dem halbgetrockneten Auge
Wie öde, wie tot die Welt ihm erscheint !
Trocknet nicht, trocknet nicht,
Tränen unglücklicher Liebe !

Marche nocturne (II)

Sur toute crête,
Secrète,
La paix.
Sur toute cime,
Infime,
Tu sens à peine
Comme une haleine.
Dans la forêt tout se tait.
Ce doux repos
Sera ton lot
Bientôt.

Premier chagrin

Qui me rendra les beaux jours,
Ceux des premières amours !
Faites-moi grâce d'une heure
Où revivre ces bonheurs !
Mon cœur nourrit sa blessure,
Pleurant encore et toujours
Cette douceur disparue.

Qui me rendra les beaux jours
Du joli temps qui s'en fut !

Voluptés de la mélancolie

Demeurez, demeurez,
Larmes d'éternel amour !
Car, pour les yeux d'où s'effacent les
pleurs,
Dans le néant tout un monde se meurt !
Demeurez, demeurez,
Larmes de ce triste amour !

Immer und überall

Dringe tief zu Berges Grüften,
Wolken folge hoch zu Lüften;
Muse ruft zu Bach und Tale
Tausend, aber Tausendmale.

Sobald ein frisches Kelchlein blüht,
Es fordert neue Lieder ;
Und wenn die Zeit verrauschend flieht,
Jahrszeiten kommen wieder.

Toujours, partout

Visite le fond des crevasses,
Avec les nues parcours le ciel ;
Le vallon, quand la Muse passe
Retentit de ses mille appels.

Pour chaque fleur qui se déplie,
Il faut une chanson
Pour chaque journée qui s'enfuit,
Reviendront les saisons.

Coptisches Lied (ein andres)

Geh! gehorche meinen Winken,
Nutze deine jungen Tage,
Lerne zeitig klüger sein
Auf des Glückes großer W aage
Steht die Zunge selten ein ;
Du mußt steigen oder sinken,
Du mußt herrschen und gewinnen,
Oder dienen und verlieren,
Leiden oder triumphieren,
Amboß oder Hammer sein.

Seconde chanson copte

Ecoute donc mes bons avis,
Mets à profit ta jeune vie,
Apprends bien vite à être sage
Au cadran du bonheur, marmot,
L'aiguille est toujours en rage
Il faut monter ou bien descendre,
Il faut gagner et dominer
Ou s'asservir et puis dépendre ;
Il faut souffrir ou triompher,
Etre l'enclume ou le marteau.

Alles geben die Götter, die unendlichen,
ihren Lieblingen ganz,
Alle Freuden, die unendlichen,
Alle Schmerzen, die unendlichen, ganz

Ils donnent tout, les dieux inépuisables,
Tout pour leurs favoris.
Toutes les joies, inépuisables,
Et la douleur, inépuisable aussi.

Selige Sehnsucht

Sagt es niemand, nur den Weisen,
 Weil die Menge gleich verhöhnet ;
 Das Lebend'ge will ich preisen,
 Das nach Flammentod sich sehnet.

In der Liebesnächte Kühlung,
 Die ich zeugte, wo du zeugtest,
 Überfällt dich fremde Fühlung,
 Wenn die stille Kerze leuchtet.

Nicht mehr bleibest du umfängen
 In der Finsternis Beschattung,
 Und dich reisset neu Verlangen
 Auf zu höherer Begattung.

Keine Ferne macht dich schwierig,
 Kommst geflogen und gebannt,
 Und zuletzt, des Lichts begierig,
 Bist du Schmetterling verbrannt.

Und so lang' du das nicht hast,
 Dieses : Stirb und werde !
 Bist du nur ein trüber Gast
 Auf der dunklen Erde.

Tut ein Schilf sich doch hervor,
 Welten zu versüssen !
 Möge meinem Schreibe-Rohr
 Liebliches entfließen !

Impatience bénie

Taisez-le, sinon pour le sage,
 Loin des sarcasmes du troupeau
 A ce vivant je rends hommage
 Qui veut mourir dans le flambeau.

Quand fraîchissent les nuits si tendres
 Où se conçoit le nouveau fruit,
 Une émotion vient te surprendre
 Quand la bougie muette luit.

A jamais s'évade ton coeur
 D'un monde privé de lumière ;
 En toi s'élève une ferveur
 D'épousailles plus altières.

Nulle distance n'est pesante
 Eperdument tu cours au ciel
 Vers la lumière ton amante
 Qui pour finir brûle tes ailes.

Si jamais tu ne fais tien
 Ce « Meurs et deviens ! »
 Tu vivras pour faire nombre
 Sur la terre sombre.

Un roseau prend son essor
 Pour bercer le monde !
 Que ma plume jette un sort
 D'amour à la ronde !

George

Rosen regnen
Purpurne satte
Die liebkosen ?
Weisse matte
Euch zu laben ?
Malvenrote
Gelbe tote
Manenküsse
Euch zu segnen.

Auf die schleusen
Und aus reusen
Regnen rosen
Güsse flüsse
Die begraben.

Roses, pleuvez
Pourpre blasée
Qui caressez ?
Blanches, lasses,
Lavent vos faces.
Mauves encor
Jaunes de mort
Baisers de fées
Qui bénissez.

Ouvrez les vannes !
Qu'elles s'écroulent
Roses en houle ;
Flots et ruisseaux
Vont au tombeau.

Meerestille

Tiefe Stille herrscht im Wasser,
Ohne Regung ruht das Meer,
Und bekümmert sieht der Schiffer
Glatte Fläche ringsumher.
Keine Luft von keiner Seite !
Todesstille fürchterlich !
In der ungeheuem Weite
Reget keine Welle sich !

Mer d'huile

Immobile la mer,
silencieuses les eaux,
L'angoisse règne à bord
du trop calme vaisseau.
Pas un vent, pas un souffle,
rien que la mort prochaine
Rien que l'espace nu
aux invisibles chaînes !

Glückliche Fahrt

Die Nebel zerreißen,
Der Himmel ist helle,
Und Äolus löset
Das ängstliche Band.
Es säuseln die Winde,
Es rührt sich der Schiffer.
Geschwinde ! Geschwinde !
Es teilt sich die Welle,
Es naht sich die Ferne,
Schon seh ich das Land !

Bon vent

Le ciel enfin se fâche ;
Les nuages s'arrachent ;
Eole rompt les liens
Qui oppressaient les cœurs.
Ça souffle dans les mâts,
Ça court sur tous les ponts.
Plus vite ! Plus vite !
La vague qui déferle
Précipite l'esquif

Hofmannsthal

Ballade des äusseren Lebens

Und Kinder wachsen auf mit tiefen Augen,
Die von nichts wissen, wachsen auf und sterben,
Und alle Menschen gehen ihre Wege.

Und susse Früchte werden aus den herben
Und fallen nachts wie tote Vögel nieder
Und liegen wenig Tage und verderben.

Und immer weht der Wind, und immer wieder
Vernehmen wir und reden viele Worte
Und spüren Lust und Müdigkeit der Glieder.

Und Strassen laufen durch das Gras, und Orte
Sind da und dort, voll Fackeln, Bäumen, Teichen
Und drohende, und totenhaft verdorrte...

Wozu sind diese aufgebaut ? und gleichen
Einander nie ? und sind unzählig viele ?
Was wechselt Lachen, Weinen und Erbleichen

Was frommt das *alles* uns und diese Spiele,
Die wir doch gross und ewig einsam sind
Und wandernd nimmer suchen irgend Ziele ?

Was frommts, dergleichen *viel* gesehen haben ?
Und dennoch sagt der viel, der 'Abend' sagt,
F-in Wort daraus Tiefsinn und Trauer rinnt

Wie schwerer Honig aus den hohlen Waben.

Ballade de la vie transitoire

Et poussent les enfants, aux yeux profonds
Ignorant tout, poussent vers la poussière,
Et les hommes toujours leur chemin font.

Et les fruits doux viennent des fleurs amères,
Et puis tombent, la nuit, en oiseaux morts,
Et après quelques jours, fondent en terre.

Et le vent fait ses tours, et sans remords,
On entend et on dit mainte parole ;
Joie et fatigue alternent dans nos corps.

Et courent les chemins dans l'herbe folle,
Vers des villages secs et menaçants,
Aux lacs mortels, aux sombres fumerolles...

A quoi bon les bâtir tous différents
Les uns des autres, et pourquoi si nombreux ?
Où vont pâleurs, sanglots, rires et chants ?

Que nous fait tout cela, à nous - et tous ces jeux
Qui sommes grands et toujours seuls au fond,
Errant sans but où diriger nos yeux ?

A quoi bon les remplir, ces yeux avides ?
Il en dit long, celui qui dit 'le soir',
Mot qui répand le deuil, le sens profond,

Comme le miel s'enfuit du rayon vide.

Rilke

Atmen, du unsichtbares Gedicht !
Immerfort um das eigne
Sein rein eingetauschter Weltraum. Gegengewicht,
in dem ich mich rhythmisch ereigne.

Einzig Welle, deren allmähliches Meer ich bin ;
sparsamstes du von allen möglichen Meeren,
Raumgewinn.

Wie viele von diesen Stellen der Räume waren schon
innen in mir. Manche Winde
sind wie mein Sohn.

Erkennst du mich, Luft, du, voll noch einst meiniger Orte ?
Du, einmal glatte Rinde,
Rundung und Blatt meiner Worte.

Souffle, invisible poème
où purement toujours s'échange avec moi-même l'espace du dehors.
Contrepoids dans lequel rythmiquement j'advieus.

Onde unique dont je suis la devenante mer,
toi de toutes les mers la plus parcimonieuse, expansion.

Des foules de ces places d'espaces furent en mon sein.
Plus d'un vent m'est un fils.

Air, me reconnais-tu, encore tout chargé de ces lieux qui jadis furent miens,
toi naguère écorce lisse et feuille souple épousant mes paroles ?

L'Oiseau prophète
Collection de Poésie
1995. Editions RELIER

Philippe Bray .	47
Guillaume Poutrain .	49
Thierry Roquet .	50
Stéphane Meliade .	51
Serge Marlot .	54
Hervé Chesnais .	56
Santiago Molina .	58
Jean-Michel Mayot .	60
Pierre Lamarque .	63

lapageblanchemailjuin(2003)numéro(26)

e-Poésies

Philippe Bray

Dans l'interstice de mes pensées

Dans l'interstice de mes pensées des images se créent,
Le fil tendu de quarante années d'existence,
oh joie ! oh peine ! oh désespoir ! oh rêve !
Je pêche à l'hameçon pour voler comme l'oiseau.
Mes souvenirs provoqués s'écrivent des années après
Et le sentiment de compassion me prend le temps de m'aimer.
oh joie ! oh peine ! oh désespoir ! oh rêve !
Dans l'interstices de mes pensées des images se créent,
La vie d'artiste n'a pas de prix, ni de durée, et ne fait rêver.
Seules les images peuvent avoir ce pouvoir rêveur,
Le chat androgyne de couleur noire est féminin
Et j'étudie Salvador Dali plus profondément
L'histoire est fascinante, belle et romantique,
Mais il faudra encore beaucoup de temps à la sentir pour la
comprendre
Dans l'interstice de mes pensées des images se créent
naturellement et je prépare mon départ plus bas dans le sud,
Florence est passée à Rome, l'été dernier pour une femme que
j'ai aimée mais cet été ne sera plus fané de cet amour.
Cette année je prendrai l'autre chemin celui qui mène au
désert à côté de la grande ville.
La nature de l'amour avec les années qui passent se déplace
comme un nuage léger entre deux marées
Les états d'âme se déplacent avec la nature de l'amour
comme les delta planes
Les cerfs volants des mers prennent voler pour la poésie,
Dans l'interstice de mes pensées des images se créent,
Dans l'interstice de mes pensées certaines me sont interdites
puisque l'on a qu'une vie et qu'il n'est pas bon de revivre les
mêmes choses.
Des pensées se créent les états d'âmes.

Pourquoi devrais-je me taire

Pourquoi devrais-je me taire puisque tous les étés ne sont pas passés?

L'écume du jour n'a plus la mémoire des étoiles ?

Un jour, j'entends la pluie sur la toile qui me protège et je suis nostalgique.

Pourquoi devrais-je me taire puisque tous les étés ne sont pas passés?

L'écume du jour n'a plus la mémoire des étoiles, pour que je rêve de partager mon amour ?

Aujourd'hui, j'ai mis mes beaux souliers pour un carrosse doré.

Pourquoi devrais-je me taire puisqu'ils restent encore des automnes à l'abri du vent ?

Le vent n'est-il plus celui qui alimente la flamme de l'amour, amour d'un été fané, amour d'un printemps en robe des champs, je chante à l'amour pour un éternel recommencement de ce qui ne s'est pas passé !

À minuit, je dors.

À midi, je salue ce brouillard qui ne s'est pas encore levé.

Pourquoi devrais-je me taire puisque l'année commence au printemps pour finir avec l'hiver ?

Homme, regarde l'écume du jour, c'est une eau cristalline qui danse sous la pluie.

Le métal n'est-il plus la manifestation physique de ces douces planètes qui s'aiment ?

À l'aube, les oiseaux chantent.

Au soleil qui se couche, j'aimerais être allongé sur la terre près d'une eau calme à regarder ce tableau cosmique pour partager cette immense amour qui vient d'en haut et d'en bas pour toi.

Pourquoi devrais-je me taire puisque tous les étés ne sont pas passés et qu'il reste encore à vivre ?

Philippe Bray
anartist-awork.com

Guillaume Poutrain

par Ap prennent, **prennent**

Tous les mots commençant par Ap prennent 2 p sauf Apollinaire.

En toute impatience et grande médiocrité, messire poète pianotait.

Cinq lignes c'est déjà ça, la Fantaisie fait le fond de chacun

A la hauteur, rigueur, je garde le reste de l'alphabet.

Les rameaux du printemps gonflent sur la page blanche

Une ligne pour l'amusement, une pour l'habitude, ici pour la logique
[là pour

Contre la fuite du temps l'Hespéride énervée de littérature traçant des
[pages

Couvertes de signes argentés

Siècle cambré, ciel de Légende.

La lune oubliée dans le filet des nuages : planète mitoyenne -trop sage.

Elle réclamait son dû, ma belle américaine

Veni vidi Leonard de Vinci, Paris, Kir offert Chez Pablo Gutenberg,
[Tu y Seurat ?

Tous les mots commençant par Ap prennent **2 p** tous les mots
[commençant

Dans les fondrières de l'azur, un oiseau glissait sa proie, pensant la
[retrouver

A l'heure du jugement dernier.

Guillaume Poutrain
Les barricades mystérieuses

Thierry Roquet

L'appétit frisquet du vélo désarticulé

Nous habitons au second étage d'une soucoupe TEFAL.
Nos voisins ne venaient jamais nous voir.
Ils étaient eux-mêmes enfermés dans des valises.
Nous n'avions de contact qu'avec un téléphone portable qui
sonnait dans le vide.
Ce vide était notre chaleur corporelle.
Je n'avais pas de chaussettes.
Elle portait une éponge, un enfant et la lune enroulée.
Nos corps poussaient dans l'herbe et les piments.
Des choses autour de nous parlaient, asticotaient leurs lèvres
avec des baves intenses.
Je franchissais des bouches et des sourcils, tandis qu'elle relevait le
couvercle de notre intimité et me demandait de venir l'y rejoindre.
Aussitôt.
Nous faisons l'amour en contresens, la sueur déclençait des
alarmes, nous jouissions à mesure de nos rétrécissements.
Je lui parlais d'amour.
Elle entendait des loups.
On nous parlait de mort.
Ce mot n'avait donc aucun sens.
Mais nous y répondions par des phrases toutes faites qui résonnaient
comme un écho lancinant. Et des draps sales, des flux de
sang ou l'on sauçait des mots.
Celui-ci allait bien, l'autre faisait trop peu.
Nous entendions nos voix, émerveillés de notre propre beauté
et nous y ajoutions des notes de musique, des rythmiques
cardiaques, des cadences croquées.
Si complaisants dans notre petitesse que nous recommencions à vivre.

Thierry Roquet

Stéphane Meliade

Forêt de ponts

tu fais ce que te demande l'autre pied
et tu passes de toi en toi
il fait chaud c'est un bon jour pour franchir la forêt de ponts
cheminer sur des arches qui en surplombent d'autres
le tout loin au-dessus d'un fleuve dont les animaux parlent
et de ce chaos d'amour
armatures de peaux tendues autour d'un cœur
sur plusieurs niveaux de chant auxquels se suspendre
de ces batailles où on se jette du bois de l'eau et des paroles
s'extirpe un ciel attentif
qui se penche vers toi
pour essayer de te consoler

Stéphane Meliade
16-05-2003

J'écoute seulement le carreau craquer

je serre l'enveloppe contre moi elle contient des chocs
des cascades des détails
et beaucoup de vide pour maintenir sa forme

le nez appuyé contre l'enveloppe
elle-même appuyée contre la vitre
et la lettre qui nous raconte sans doute écrite
partout sauf sur le papier

nous aurions aimé un espace vivable
où compter ce qui déborde
serait la mission de nos doigts
en contact les mouvements de relief
sur un visage qui nous parlerait
ce serait le visage du timbre
encadré pour rire

saison dissimulée entre les quatre autres
écrire dans un autre caractère
dans une autre pièce
j'écris depuis sa jungle
lesté de racines et d'enluminures vertes

et la fatigue qui nous saisit pour nous enfoncer
épaisse comme une immense voyelle
cercle pour lier les mots
très long soupir
qui permet de prononcer le reste du souffle

j'écoute seulement le carreau craquer
le frottement des pas sur le verre
le long chemin pour devenir chose
écrite colorisée aux joues préparée dans la salle de bains
un geste très doux
l'ouverture d'une vitre les bras de la buée

à mes frais
je retourne des parties de moi
à l'expéditeur

Stéphane Meliade
12-05-2003

Une longue pratique du paradis

il existe une pièce de la maison
qui reste en place quand je ferme mes yeux
il existe une forme contre laquelle s'allonger
sans craindre de rétrécir

il existe un tournant de la route
que l'épuisement ne vient pas aggraver
caché derrière un visage
hors de portée des coups que je donne
aux fleurs qui voltigent autour de moi

je sens des mains autour de mes chevilles
qui bougent très doucement mes pieds
pour que je ne me rende pas compte
que le monde se déplace à ma vitesse

il existe des bras qui me réajustent
qui me trempent dans l'eau pour me réhabituer
aux émotions chaudes et froides
il existe des baisers qui m'ouvrent la bouche et les yeux

il faut pour progresser dans cette matière
jusqu'à ressortir couvert de couleurs
riche en échelles et en écluses

une longue pratique du paradis

Stéphane Meliade
10-05-2003

Serge Marlot

Tout arrêter

Tout arrêter
Arbres oiseaux îles et villes
Même le paysage et ses quatre saisons
Le ciel et ses constellations
Le vent la pluie le sable
La vague et sa rumeur d'eau vive
La sève et sa fureur de vivre
Tout arrêter
Donner aux mots
La chance d'être lettres
Donner aux lettres la joie de découvrir
Qu'elles sont courbes chapeaux cannes
Bijoux cailloux hiboux et poux
Crochets niches de chiens insectes
Galets torrents
Œufs orge evans voyous rixes voyelles
Petites fleurs perdues dans l'eau bleue d'un diamant
Tout arrêter
Secouer le torrent comme une couverture
Enrouler le flot pur de la phrase légère
Et sa fureur et sa poussière
Dans un suaire princier
Tout laisser là
Les apostrophes les accents et les éclats de rire

Le blanc de l'œil l'iris du talus
Les feux follets les étincelles des secondes
S'élevant sur le brasier du temps
Redevenir ce que l'on fut avant de naître
De la matière du sang de la chair des atomes
Redevenir aveugle et sourd au bord du monde
Tout arrêter
Eteindre l'océan
Ne plus dire ah oh hue
ni chat ni chaud ni chut
Ne plus signer au bas d'une avalanche
D'un grand geste de possession
Cette certitude de fuir
Ne plus être ce nid d'où s'échappe la vie
Tout arrêter
Descendre du poème
Descendre de ce char à bancs
Et fuir fuir fuir
Comme le fait l'arc en ciel
Quand revient le beau temps
En n'emportant de soi
Que son image au présent.

Serge Marlot

Hervé Chesnais

Domiciles

Mourmelon

Or c'est du bleu de ciel, et la voiture même qui attend au portail est de ce bleu de vieille carte postale, et la cagoule de l'enfant qui sort sur le perron. Il porte un anorak rouge, il reconnaît au pied les feuilles de fraisier. Rien d'autre du reste : la coccinelle qui vrombit, les feuilles jointes par trois sur la tige, qui ne devraient pas être, car tout de cette image kodachrome respire la diapositive, le vitrail, l'hiver.

Mulhouse

L'immeuble leur ressemble, blanc, neuf ; l'immeuble est peuplé d'autres eux-mêmes, qu'ils visitent assidûment. Les enfants jouent entre eux, on leur a sorti la luge. Manque la pente. Les mères prennent le thé, font des courses à Inno, entassent leurs enfants dans une dauphine bleue. Les pères, militaires, tombent l'uniforme en rentrant, mais en polo on sent bien qu'ils sont déguisés. Ils fument en attendant que le dîner soit prêt, ils préparent le dimanche, on se promènera près de l'aérodrome, on cueillera des champignons dans les forêts des Vosges. La sœur ne dit rien, mais désigne le frigidaire. Elle aime entre tout le gruyère.

Hervé Chesnais

Provins

Voués au rez-de-chaussée, ils voient près de l'escalier, une longue coulure verte d'algues. Les lieux ont un nom. C'est aux Sablons que mène la pente qu'ils dévalent les jeudis de vélo, d'écorchure, de goûters dans les douves. Des fenêtres de l'appartement la mère surveille la cabane, tente de manches à balais, de tabourets et de couvertures grises. Y sont invitées deux petites filles dont la mère parle avec l'accent pied-noir. Quand ils vont chez elles, ils regardent fascinés la jambe artificielle dans le porte-parapluie. Le père, un ancien légionnaire, a sauté sur une mine. On dit que lors des bals il danse et que son moignon saigne.

Hervé Chesnais

Santiago Molina

Efren Medina *hermano de las noches de vino*

Nos bebemos a Van Gogh y su trigal amarillo
la nevrosis de Saint Remy
el molino rodeado de cuerbos

Algo de él hay entre nos otros :
el grito sibilino en los días de Otoño
el pincel roto en las mañanas de furia

Efren, hermano de la noches de vino
maese del blanco huesudoque sostiene la figuration nativa
muchachas con hojos de mojarra
y pestañas que son plumas
deshilichadas de oropéndolas

Vamonos antes que el girasol del alba
se dé vuelta encogecido contra nosotros
y que nos agarra la cegua con su chillido de Münch
en las esquinas de la madrugada
volvamos a nuestro cuartocho de Arles en Managua
lleno de espinas y golondrinas
levantémonos que ya unos bebimos toda la noche
en la teraza desvelada del café estrellado.

Santiago Molina

Efren Medina
frère des nuits de vin

Nous buvons Van Gogh et ses champs de blé
la névrose de Saint Rémy
le moulin entouré de corbeaux

Il y a quelque chose de lui en nous :
le cri sibyllin aux jours d'automne
le pinceau brisé aux matins de fureur

Efren, frère des nuits de vin
maestro du blanc osseux qui soutient la figuration native
artisan de bruns visages à tresses :
jeunes filles aux yeux de poisson
et aux cils comme des plumes
effilochées de loriots

Frère, partons avant que le tournesol de l'aube
ne se retourne aveugle sur nous
et que la Folle nous emporte avec ses hurlements de Münch
aux angles des rues pelées du petit matin
revenons à notre arlésienne mansarde de Managua
pleine d'épines et d'hirondelles
levons-nous, toute la nuit est bue
à la terrasse sans sommeil du café.

Santiago Molina
Trad. S.M., P.L.

Jean-Michel Mayot

Vergers au printemps
Un nuage rose enceint
Tous les vieux pommiers

Une libellule
Si légère à peine un corps
M'enlève à la mare

Lourde solitude
Un beau soir ouvre ses ailes
Papillon de nuit

Au profond de l'ombre
Dans un bol de laque noir
Luit un fin bouillon

Hante les shôjis
Flamme doucement légère
Un art d'être femme

De fins papillons
En dentelle à ses fenêtres
Ainsi la Flandre

Le singe au miroir
Qu'il rencontre son image
Il voit une amie

Ouvrant ta fenêtre
Du monde tu ne vois rien
Pas même un pommier

Tout près de son âtre
Le vieux pris dans ses laines
Absorbe le feu

Ornant le chemin
On dirait un crapaud nain
Ce caillou assis

Ecartant les feuilles
La biche pointe son nez
Arrête mon cœur

Rongeant le talon
Mordillant le gros orteil
Un simple scrupule

Charme du haïku
Trois mots l'annoncent aux yeux
Guère plus le closent

Le bout du chemin
Semble toucher au ciel
Bien rude est la pente

A flanc de montagne
Le noir troupeau des nuages
Dérobe les vaches

Lançant ses longs bras
Dans les arbres le grand singe
M'arrose de cris

L'oiseau que dit-il
Chant qui m'appellerait comme
Derrière un mur

Tenait-il du chien
Ce qui n'avait pas de nom
Avant le haïku ?

Un chien égaré

Il retrouve son étron
Agite la queue

Cage pour les singes
Elle a un bout d'arbre mort
Où pendent des pneus

Passe un gros avion
Aucun nuage ne bouge
Pas un brin de vent

Coucher du soleil
Un tracteur s'extrait des vignes
Il pousse son ombre

Jean-Michel Mayot

Pierre Lamarque

encore une histoire de ton et de terre cuite

1. Manès, introduisant dans le christianisme le système pythagoricien du dualisme, reconnaissait un bon principe appelé *Lumière*, lequel ne faisait que du bien, et un mauvais nommé *Ténèbres*, lequel ne faisait que du mal. Berham, roi de Perse, ordonna que Manès fut écorché vif. Après cette horrible mort de leur chef, les manichéens se répandirent en Asie, en Afrique, en Espagne, dans l'empire romain, etc.

2. ...

3. ...

(ken et barbie

à

la

loupe

hil de pute, tilt the flip and ugly mood

warts and all, our rail

icy shared solitudes)

à la santé, je, de notre chaumière

bois, sans plafond, livre

à la santé des peintres amis

et autres ouvriers mal payés,

thérèses en leur villa,

reprochées

cachées

évanouies

P.

L

Là-haut

to Sophie B.

un jour nos souvenirs
humeurs légères
iront au ciel d'hiver
neige légère
ils monteront où des chevaux tournoient
légers manèges
et font s'éparpiller des cendres pâles d'or
je me souviens du chemin de l'école
au bout de ce chemin il y avait un grand tableau
noir, très noir, et puis mon sac était lourd, très lourd
et puis zut
ensuite, je me souviens de l'air, de l'air
je me souviens aussi
des yeux bleus de l'aveugle
je me souviens de l'eau limpide du bassin
de la chanson des lavandières
et d'un fracas
je me souviens d'une cour triste, sans herbes
ni cerceaux sur les cailloux
de nérons et de napoléons
d'adjudants et soldats
du tout dernier pétale
là-haut

P.

L

Joconde à l'ombrelle

elle le porte à ses lèvres à peine
esquissé

elle le fait à peine passer
comme ça entre les
les incisives

darshana,
jnâna,
chârîta,
ahimsâ

P.
L

la page blanche

mai/juin (2003) numéro (26)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Sophie Bykovsky, Marcos Winocur, Jean Hennequin, Blandine Longre, Jean-Pierre Longre, Michel Philippon, Philippe Bray, Guillaume Poutrain, Thierry Roquet, Stéphane Meliade, Serge Marlot, Hervé Chesnais, Santiago Molina, Jean-Michel Mayot.

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique sur simple demande
- édition papier : 30 €, chèque ou mandat à l'ordre de l'association La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées, à l'adresse suivante

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2003 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Édition électronique